

manuscrit dont nous avons déjà parlé, et qui contient l'histoire de la nouvelle ville de Mexico depuis l'année 1524 jusqu'en 1529, je n'y ai trouvé sur toutes les pages que des noms de personnes qui comparoissent devant les alguasils, « pour demander l'emplacement » (*solar*) sur lequel étoit autrefois la maison « de tel ou tel seigneur mexicain. » Même encore aujourd'hui on est occupé à combler et dessécher les canaux anciens qui traversent plusieurs rues de la capitale. Le nombre de ces canaux a surtout diminué depuis le gouvernement du comte de Galvez, quoiqu'à cause de l'extrême largeur des rues de Mexico, les canaux y soient encore moins contraires à la circulation des voitures que dans la plupart des villes de Hollande.

On peut compter, parmi les foibles restes des antiquités mexicaines qui intéressent le voyageur instruit, soit dans l'enceinte de la ville de Mexico, soit dans ses environs, les ruines des digues (*albaradones*) et des aqueducs aztèques; la pierre dite des sacrifices, ornée d'un relief qui représente le triomphe d'un roi mexicain; le grand monument calendaire (exposé avec le précédent à la plaza

mayor); la statue colossale de la déesse Téoyaomiqui, couchée sur le dos, dans une des galeries de l'édifice de l'Université, et habituellement couverte de trois ou quatre pouces de terre; les manuscrits ou tableaux hiéroglyphiques aztèques, peints sur du papier d'agave, sur des peaux de cerfs et des toiles de coton (collection précieuse enlevée injustement au chevalier Boturini<sup>1</sup>, très-mal conservée dans les archives du palais des vice-rois, et attestant dans chaque figure l'imagination égarée d'un peuple qui se plaisoit à voir offrir le cœur palpitant des victimes humaines à des idoles gigantesques et monstrueuses); les fondemens du palais des rois d'Acolhuacan, à Tezcucó; le relief colossal tracé sur la face occidentale du rocher porphyritique appelé le Peñol de los Banos, et plusieurs autres objets qui rappellent à l'observateur instruit les institutions et les ouvrages de peuples de la race mongole, et dont la description et les dessins seront donnés dans la relation historique de mon

<sup>1</sup> L'auteur de l'ouvrage ingénieux : *Ydea de una nueva Historia general de la America Septentrional*, por el caballero Boturini.



Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.

Les seuls monumens anciens qui, dans la vallée mexicaine, peuvent imposer par leur grandeur et leurs masses aux yeux des Européens, sont les restes des deux pyramides de San Juan de Téotihuacan, situées au nord-est du lac de Tezeuco, consacrées au soleil et à la lune, appelées par les indigènes Tonatiuh Ytzaqual, maison du Soleil, et Mezli Ytzaqual, maison de la Lune. D'après les mesures faites en 1803, par un jeune savant mexicain, le docteur Oteyza, la première pyramide, qui est la plus australe, a, dans son état actuel, une base de 208 mètres (645 pieds) de long, et 55 mètres (66 vares mexicaines<sup>1</sup> ou 171 pieds) d'élévation perpendiculaire. La seconde, la pyramide de la lune, est de 11 mètres (30 pieds) plus basse, et sa base est beaucoup moins grande. Ces monumens, d'après le récit des premiers voyageurs, et d'après la forme qu'ils présentent encore

<sup>1</sup> Velasquez a trouvé que la vare mexicaine a exactement 31 pouces de l'ancien pied de roi (de Paris). La façade septentrionale de l'hôtel des Invalides, à Paris, n'a que 600 pieds de longueur.

aujourd'hui, ont servi de modèle aux téoatlis aztèques. Les peuples que les Espagnols trouvèrent établis dans la Nouvelle-Espagne, attribuèrent les pyramides de Téotihuacan<sup>1</sup> à la nation toltèque: leur construction remonte par conséquent au huitième ou au neuvième siècle; car le royaume de Tollan dura depuis 667 jusqu'en 1031. Les faces de ces édifices sont, à 52' près, exactement orientées du nord au sud et de l'est à l'ouest: leur intérieur est de l'argile mêlé de petites pierres. Ce noyau est revêtu d'un mur épais d'amygda-loïde poreuse: on y reconnoît, en outre, des traces d'une couche de chaux qui enduit les pierres (le tetzontli) par dehors. Quelques auteurs du seizième siècle prétendent, d'après

<sup>1</sup> Cependant Siguenza, dans ses notes manuscrites, les croit un ouvrage de la nation olmèque, qui habitoit autour de la Sierra de Tlascalá, appelée Matlacueje. Si cette hypothèse, dont nous ignorons les fondemens historiques, étoit vraie, ces monumens seroient plus anciens encore; car les Olmèques appartiennent aux premiers peuples dont la chronologie aztèque fait mention dans la Nouvelle-Espagne. On prétend même que c'est la seule nation dont la migration s'est faite, non depuis le nord et le nord-ouest (l'Asie Mongole), mais depuis l'Orient (l'Europe).



une tradition indienne, que l'intérieur de ces pyramides est creux. Le chevalier Boturini dit que le géomètre mexicain Sigüenza avoit vainement essayé de percer ces édifices par une galerie. Ils formoient quatre assises, dont on ne reconnoît aujourd'hui que trois, les injures du temps et la végétation des cactus et des agaves ayant exercé leur influence destructive sur l'extérieur de ces monumens. Un escalier, construit en grandes pierres de taille, conduisoit jadis à leur cime : c'est là que, d'après le récit des premiers voyageurs, se trouvoient des statues couvertes de lames d'or très-minces. Chacune des quatre assises principales étoit subdivisée en petits gradins d'un mètre de haut, dont on distingue encore les arêtes : ces gradins sont couverts de fragmens d'obsidienne, qui, sans doute, étoient les instrumens tranchans avec lesquels, dans leurs sacrifices barbares, les prêtres toltèques et aztèques (*papahua tlemacazque* ou *teopixqui*) ouvroient la poitrine aux victimes humaines. On sait que l'obsidienne (*itzli*) étoit l'objet des grandes exploitations dont on voit encore les traces dans une innombrable quantité de puits, entre les mines de

Moran et le village d'Atotonilco el Grande, dans les montagnes porhyritiques d'Oyamel et du Jacal, région que les Espagnols appellent la montagne des Couteaux, el Cerro de las Navajas<sup>1</sup>.

On désireroit sans doute voir résolue la question si ces édifices curieux, dont l'un (le Tonatiuh Ytzaqual), d'après les mesures exactes de mon ami, M. Oteyza, a une masse de 128,970 toises cubes, ont été entièrement construits à mains d'hommes, ou si les Toltèques ont profité de quelque colline naturelle, qu'ils ont revêtue de pierre et de chaux? Cette même question a été récemment agitée par rapport à plusieurs pyramides de Djyzeh et de Sakharah : elle est devenue doublement intéressante par les hypothèses fantastiques que M. Witte a hasardées sur l'origine des monumens de forme colossale de l'Égypte, de Persépolis et de Palmyre. Comme ni les pyramides de Téotihuacan, ni celle de Cholula, dont nous parlerons dans la suite, n'ont pas

<sup>1</sup> J'ai trouvé la cime du Jacal élevée de 3124 mètres; la Rocca de las Ventanas, au pied du Cerro de las Navajas, élevée de 2950 mètres au-dessus du niveau de la mer.



été percées diamétralement, il est impossible de parler avec certitude de leur structure intérieure. Les traditions indiennes d'après lesquelles on les croit creuses, sont vagues et contradictoires : leur situation dans des plaines où l'on ne trouve aucune autre colline, rend même assez probable qu'aucun rocher naturel ne sert de noyau à ces monumens. Ce qui est très-remarquable aussi (surtout si l'on se rappelle les assertions de Pococke sur la position symétrique des petites pyramides d'Égypte), c'est que tout à l'entour des maisons du soleil et de la lune de Téotihuacan, on trouve un groupe, j'ose dire un système de pyramides qui ont à peine neuf à dix mètres d'élévation. Ces monumens, dont il y a plusieurs centaines, sont disposés dans des rues très-larges, qui suivent exactement la direction des parallèles et des méridiens, et qui aboutissent aux quatre faces des deux grandes pyramides. Les petites pyramides sont plus fréquentes vers le côté austral du temple de la lune que vers le temple du soleil : aussi étoient-elles, d'après la tradition du pays, dédiées aux étoiles. Il paroît assez certain qu'elles servoient de

sépulture aux chefs des tribus. Toute cette plaine, que les Espagnols, d'après un mot de la langue de l'île de Cuba, appellent *Llano de los Cues*, porta jadis, dans les langues aztèque et toltèque, le nom de *Micoatl*, ou Chemin des Morts. Que d'analogies avec les monumens de l'ancien continent ! Et ce peuple toltèque, qui, en arrivant au septième siècle sur le sol mexicain, construisit, d'après un plan uniforme, plusieurs de ces monumens de forme colossale, ces pyramides tronquées et divisées par assises comme le temple de Bélus à Babylone, d'où avoit-il pris le type de ces édifices ? Étoit-il de race mongole ? descendoit-il d'une souche commune avec les Chinois, les Hiong-nu et les Japonais ?

Un autre monument ancien, très-digne de l'attention du voyageur, c'est le retranchement militaire de Xochicalco, situé au sud-sud-ouest de la ville de Cuernavaca, près de Tetlama, appartenant à la paroisse de

<sup>1</sup> Voyez l'ouvrage de M. Herder : *Idée d'une Histoire philosophique de l'espèce humaine*, T. II, p. 59 ; T. III, p. 11 (en allemand) ; et *Essai d'une Histoire universelle* de M. Gatterer, p. 489 (en allemand).



Xochitepèque. C'est une colline isolée, de 117 mètres d'élévation, entourée de fossés, et divisée à main d'homme en cinq assises ou terrasses qui sont revêtues de maçonnerie. Le tout forme une pyramide tronquée, dont les quatre faces sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Les pierres de porphyre à base basaltique sont d'une coupe très-régulière, et ornées de figures hiéroglyphiques, parmi lesquelles on distingue des crocodiles jetant de l'eau, et, ce qui est très-curieux, des hommes assis les jambes croisées à la manière asiatique. La plate-forme de ce monument extraordinaire<sup>1</sup> a près de 9000 mètres carrés, et présente les ruines d'un petit édifice carré qui servit sans doute de dernière retraite aux assiégés.

Je finirai ce tableau rapide des antiquités aztèques, en désignant quelques endroits que l'on peut nommer classiques, à cause de l'intérêt qu'ils inspirent à ceux qui ont étudié

<sup>1</sup> *Descripcion de las antiguedades de Xochicalco, dedicada a los Señores de la Expedicion maritima baxo las ordenes de Don Alexandro Malaspina, por Don Jose Antonio Alzate. Mexico, 1791, p. 12.*

l'histoire de la conquête du Mexique par les Espagnols.

Le palais de Montezuma étoit placé dans le même site où se trouve aujourd'hui l'hôtel du duc de Monte Leone, vulgairement appelé casa del Estado, à la plaza mayor, au sud-ouest de la cathédrale. Ce palais, comme ceux de l'empereur de la Chine, dont sir George Staunton et M. Barrow nous ont donné des descriptions exactes, étoit composé d'un grand nombre de maisons spacieuses mais très-peu élevées : elles occupoient tout le terrain contenu entre l'Empedradillo, la grande rue de Tacuba et le couvent de la Professa. Cortez, après la prise de la ville, fixa sa demeure vis-à-vis les ruines de ce palais des rois aztèques, là où est placé aujourd'hui le palais des vice-rois : mais on jugea bientôt que la maison de Cortez convenoit davantage aux assemblées de l'Audiencia ; par conséquent, le gouvernement se fit céder la casa del Estado, ou l'ancien hôtel appartenant à la famille de Cortez. Cette famille, qui porte le titre du marquesado del Valle de Oaxaca, reçut en échange l'emplacement de l'ancien palais de Montezuma : c'est là qu'elle contruisit le bel



édifice dans lequel se trouvent les archives del Estado, et qui est passé, avec tout l'héritage, au duc napolitain de Monte Leoné.

Lorsque Cortez fit sa première entrée à Ténochtitlan, le 8 novembre 1519, lui et son petit corps d'armée furent logés non au palais de Montezuma, mais dans un édifice qu'avoit habité jadis le roi Axajacatl. C'est dans cet édifice que les Espagnols et leurs alliés les Tlascaltèques, soutinrent l'assaut des Mexicains; c'est là que périt le malheureux roi Montezuma<sup>1</sup>, des suites d'une blessure qu'il avoit reçue en haranguant son peuple. On reconnoît encore<sup>2</sup> de foibles restes de ce

<sup>1</sup> C'est d'un de ses fils, appelé *Tohualicahuatzin*, et après le baptême, *Don Pedro Motezuma*, que descendent les comtes de Motezuma et Tula, en Espagne. Les Cano Motezuma, les Andrade Motezuma, et, si je ne me trompe, même les comtes de Miravalle, à Mexico, font remonter leur origine à la belle princesse *Tecuichpotzin*, fille cadette du dernier roi Motezuma II, ou *Moteuczoma Xocojotzin*. Les descendants de ce roi ne mêlèrent leur sang à celui des blancs que dans la seconde génération.

<sup>2</sup> Les preuves de cette assertion sont contenues dans les manuscrits de M. Gama, qui se trouvent au couvent de San Felipe Neri, entre les mains du

quartier des Espagnols, dans des masures situées derrière le couvent de Ste.-Thérèse, au coin des rues de Tacuba et del Indio Triste.

Un petit pont près de Bonavista a conservé le nom desaut d'Alvarado (*salto de Alvarado*), en mémoire du saut prodigieux que fit le valeureux Pedro de Alvarado, lorsque, dans la fameuse *nuit mélancolique*<sup>1</sup>, la digue de Tlacopan ayant été coupée en plusieurs endroits par les Mexicains, les Espagnols se retirèrent de la ville sur les montagnes de Tepeyacac. Il paroît que déjà du temps de Cortez, on disputa sur la vérité historique de ce fait, qui, par une tradition populaire, a été transmis à toutes les classes des habitans

père Pichardo. Cortez, dans ses lettres, nomme son quartier *la fortaleza*, la forteresse. Le palais d'Axajacatl étoit probablement une vaste enceinte qui contenoit plusieurs édifices, car on y caserna près de sept mille hommes. (*Clavigero*, III, p. 79.) Les ruines de la ville de Mansiche, au Pérou, nous donnent une idée très-claire de ce genre de construction américaine. Chaque habitation d'un grand seigneur y formoit un quartier séparé, dans lequel on distinguoit des cours, des rues, des murailles et des fossés.

<sup>1</sup> *Noche triste*, le 1.<sup>er</sup> juillet 1520.



de Mexico. Bernal Diaz regarde l'histoire du saut comme une simple fanfaronnade de son compagnon d'armes, dont il vante d'ailleurs le courage et la présence d'esprit. Il assure que le fossé étoit beaucoup trop large pour le passer au saut. Je dois observer cependant que cette anecdote est rapportée avec beaucoup de détail dans le manuscrit d'un noble métis de la république de Tlascala, Diego Muñoz Camargo; manuscrit que j'ai consulté au couvent de San Felipe Neri, et dont le père Torquemada<sup>1</sup> paroît aussi avoir eu

<sup>1</sup> *Monarquia indiana*, Lib. IV, Cap. LXXX. *Clavigero*, I, p. 10. Il existe encore au Mexique et en Espagne plusieurs manuscrits historiques composés au seizième siècle, et dont la publication par extrait jeteroit beaucoup de jour sur l'histoire d'Anahuac : tels sont les manuscrits de Sahagun, de Motolinia, d'Andrea de Olmos, de Zurita, de Josef Tobar, de Fernando Pimentel Ixtlilxochitl, d'Antonio Motezuma, d'Antonio Pimentel Ixtlilxochitl, de Taddeo de Niza, Gabriel d'Ayala, Zapata, Ponce, Christophe de Castillo, Fernando Alba Ixtlilxochitl, Pomar, Chimalpain, Alvarado Tezozomoc et de Gutteriez. Tous ces auteurs, à l'exception des cinq premiers, étoient des Indiens baptisés, natifs de Tlascala, de Tezcuco, de Cholula et de Mexico. Les Ixtlilxochitl descendoient de la famille royale d'Acolhuacan.

connoissance. Cet historien métis étoit contemporain de Hernan Cortez. Il raconte l'histoire du saut d'Alvarado avec beaucoup de simplicité, sans apparence d'exagération, et sans énoncer la largeur du fossé. On croit reconnoître dans son récit naïf un héros de l'antiquité qui, appuyant l'épaule et le bras sur sa lance, fait un élan énorme pour se sauver des mains de l'ennemi. Camargo ajoute que d'autres Espagnols voulurent suivre l'exemple d'Alvarado, mais qu'ayant moins d'agilité que lui, ils tombèrent dans le fossé (*azequia*). « Les Mexicains, dit-il, furent si « étonnés de l'adresse d'Alvarado, qu'en le « voyant sauvé ils mangèrent la terre » (expression figurée que l'auteur tlascaltèque emprunte de sa langue, et qui signifie être stupéfait d'admiration). « Les enfans d'Alvarado, qui « fut appelé le *Capitaine du saut*, prou- « vèrent par des témoins, devant les juges « de Tezcuco, la prouesse de leur père. Ils « y furent forcés par un procès dans lequel « ils exposèrent les exploits qu'*Alvarado de « el Salto*, leur père, avoit faits lors de la « conquête du Mexique. »

On montre aux étrangers le pont du Cle-



rigo , près de la plaza mayor de Tlatelolco , comme l'endroit mémorable où fut pris le dernier roi aztèque Quauhtemotzin , neveu de son prédécesseur , le roi Cuitlahuatzin <sup>1</sup> , et gendre de Montezuma II. Mais il résulte des recherches soignées que j'ai faites avec le père Pichardo , que le jeune roi tomba entre les mains de Garci Holguin <sup>2</sup> dans un grand bassin d'eau qu'il y avoit autrefois entre la Garita del Peralvillo , la place de Santiago de Tlatelolco et le pont d'Amamaxac. Cortez se trouva sur la terrasse d'une maison de Tlate-

<sup>1</sup> Ce roi Cuitlahuatzin ( que Solis et d'autres historiens européens , qui confondent tous les noms mexicains , nomment Quetlabaca ) étoit frère et successeur de Motezuma II. C'est le même prince qui montra tant de goût pour les jardins , et qui , d'après le récit de Cortez , avoit fait la collection des plantes rares que l'on admiroit encore long-temps après sa mort à Iztapalapan.

<sup>2</sup> Le 31 août 1521 , le soixante-quinzième jour du siège de Ténochtitlan , jour de Saint-Hippolyte. Le même jour est encore célébré tous les ans par un tour que le vice-roi et les *oidores* font à cheval par la ville , en suivant l'étendard de l'armée victorieuse de Cortez , porté par l'alferez-major de la très-noble ville de Mexico.

lolco , lorsqu'on lui amena le roi prisonnier :  
 « Je le fis asseoir , dit le vainqueur , dans sa  
 « troisième lettre à l'empereur Charles-Quint ,  
 « je le traitai avec confiance , mais le jeune  
 « homme mit la main sur un poignard que  
 « je portois à la ceinture , et m'exhorta de  
 « le tuer , parce qu'après avoir fait ce qu'il  
 « devoit à lui-même et à son peuple , il ne  
 « lui restoit d'autre désir que la mort. » Ce  
 trait est digne du plus beau temps de la Grèce  
 et de Rome. Sous toutes les zones , quelle  
 que soit la couleur des hommes , le langage  
 des âmes fortes est le même lorsqu'elles luttent  
 contre le malheur. Nous avons vu plus haut  
 quelle fut la fin tragique de cet infortuné  
 Quauhtemotzin !

Après la destruction totale de l'ancien Ténochtitlan , Cortez resta avec les siens pendant quatre ou cinq mois à Cojohuacan <sup>1</sup> , endroit pour lequel il a constamment montré une grande prédilection. Il fut d'abord incertain s'il devoit reconstruire la capitale dans quelque autre endroit autour des lacs. Il se détermina pour le site ancien , « parce que la

<sup>1</sup> Lorenzana , p. 307.



« ville de Témixtitlan étoit devenue célèbre ;  
 « que sa position est merveilleuse, et que  
 « de tout temps on l'avoit considérée comme  
 « le chef-lieu des provinces mexicaines  
 « (*como principal y señora de todas estas*  
 « *provincias*). » Il n'est pas douteux cependant  
 qu'à cause des fréquentes inondations qu'ont  
 souffertes l'ancien et le nouveau Mexique,  
 on auroit mieux fait de placer la ville à l'est  
 de Tezcucó, ou sur les hauteurs entre Tacuba  
 et Tacubaya'. C'est, en effet, à ces hauteurs

<sup>1</sup> Cisneros, *Descripcion del sitio en el qual se halla Mexico*. Alzate, *Topografia de Mexico*. (*Gazetta de Litteratura*, 1790, p. 32.) La plupart des grandes villes des colonies espagnoles, quelque neuves qu'elles paroissent être, se trouvent dans des sites désavantageux. Je ne parle pas ici de l'emplacement de Caracas, de Quito, de Pasto et de plusieurs autres villes de l'Amérique méridionale, mais seulement des villes mexicaines, par exemple, de Valladolid, que l'on auroit pu construire dans la belle vallée de Tepare; de Guadalajara, qui se trouve tout près de la plaine riante du Rio Chiconahuatenco ou San Pedro; de Pazcuaro, que l'on désireroit voir bâti à Tzintzontza. On diroit que partout les nouveaux colons de deux lieux voisins ont choisi celui qui est le plus montagneux ou le plus exposé aux inondations. Mais aussi les

que la capitale dut être transférée, par un ordre formel du roi Philippe III, lors de la grande inondation de l'année 1607. L'*Ajuntamiento*, ou le magistrat de la ville, représenta à la cour que la valeur des maisons dont on ordonnoit la destruction, étoit de 105 millions de francs. On paroissoit ignorer à Madrid que la capitale d'un royaume construit depuis quatre-vingt-huit ans, n'est pas un camp volant que l'on change de place à volonté!

Il est impossible de déterminer avec quelque certitude le nombre des habitans de l'ancien Ténochtitlan. A en juger d'après les mesures des maisons ruinées, d'après le récit des premiers conquérans, et surtout d'après le nombre des combattans que les rois Cuiclabuatzin et Quauhtimotzin opposèrent aux Tlascaltèques et aux Espagnols, la population de Ténochtitlan paroît avoir été au moins trois fois plus grande que ne l'est de nos jours celle de Mexico. Cortez assure qu'après le siège, le concours des Espagnols n'ont presque pas construit de nouvelles villes; ils n'ont fait qu'habiter ou agrandir celles qui avoient été fondées par les indigènes.